



Au sujet de la beauté

PHILIPPE LEKEUCHE

Longuement, j'ai contemplé le vieux chêne qui se dresse devant ma maison. J'ai aussi promené mon regard parmi les feuillages des autres arbres, ceux qui accompagnent et entourent le vieux chêne. Et je me suis rappelé la phrase de Dostoïevski dans son roman *L'Idiot*: « La beauté sauvera le monde. »

Cette beauté dépasse l'humain et fait de la nature tout entière une œuvre d'art. Aucun homme n'aurait su imaginer un arbre, cet être réellement vivant qui nous parle par sa beauté. Aucun homme n'aurait pu concevoir une humble feuille ou un branchage fleuri.

Cette beauté de la nature existe-t-elle en soi ou seulement par le regard de l'homme ? En méditant avec le vieux chêne, en dialoguant avec lui, la conviction s'empara de moi que la beauté de la nature n'avait pas attendu notre contemplation pour exister. Car ce n'est point de l'homme, ni de lois mécaniques, ni du hasard, que proviennent la splendeur des montagnes et la magnificence des chamois qui bondissent.

La nature, lorsque nous ne faisons pas d'elle un objet à maîtriser avec violence, cherchant à en épuiser les ressources, mais quand nous y participons avec respect et dévotion, cette nature me semble bien plutôt un livre à découvrir, un texte ayant sa propre langue.

Bien entendu, s'y côtoient, parmi les animaux, le doux agnelet, la gentille mésange, le magnifique chevreuil, etc., mais également d'autres animaux, nombreux,

qui nous effrayent, nous apparaissant cruels, dévorants comme, par exemple, le crocodile, le serpent tueur, et que sais-je encore...

Comme si nous, humains, projetions dans le récit qui se déroule sous nos yeux, des préfigurations du bien et du mal. Ce n'est là sans doute, je l'avoue volontiers, qu'une espèce d'anthropocentrisme ! Et cependant, je ne peux m'empêcher de trouver de la beauté chez la gracieuse gazelle et une forme de laideur dans l'alligator à la gueule béante qui fait figure de monstre.

Il se pourrait donc bien, telle est du moins mon interprétation, que la beauté ne soit pas seulement le résultat du psychisme humain, qu'elle existe indépendamment de notre regard. Elle n'apparaîtrait pas comme, uniquement, le fruit d'une subjectivité, d'un goût singulier ; elle serait, en elle-même, une réalité pour ainsi dire « objective ».

Dès lors, nous pourrions faire l'hypothèse de l'existence d'une « métaphysique naturelle », d'une transcendance immanente, la nature n'étant pas unidimensionnelle dans son essence propre. Elle comporterait, au sein même de la perception que nous en avons, plusieurs strates. Cela signifierait que, si tous les êtres humains disparaissaient de la terre, cela n'empêcherait pas la rose d'être sublime.

J'ai bien conscience que ma façon de penser s'oppose radicalement à ce relativisme général qui se répand aujourd'hui dans tous les domaines. Ceci ne serait pas sans conséquence au niveau de la création artistique : il ne suffirait pas que je dise de tel texte que c'est un poème pour qu'il en soit ainsi.

Si ce relativisme continuait de s'exacerber jusqu'au paroxysme, nous finirions par appeler « lumière » les ténèbres et « justice » le massacre des petits enfants.

Puisse la contemplation de la beauté de la nature nous en préserver.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Philippe Lekeuche, *Au sujet de la beauté* [en ligne], Impromptu #90 (1^{er} mai 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>